

Tisseur de rêve, vie de cauchemar : la situation du secteur du tissage des saris de Bénarès a Varanasi.

Dr Archana Kaushik, Professeur adjoint, Département de travail social, Université de Delhi.
Mme Shruti Nagvanshi, comité de gestion, PVCHR (Peoples' Vigilance Committee on Human Rights).

Résumé

Le présent document se penche sur l'analyse situationnelle des tisserands de saris de Bénarès, Varanasi, Uttar Pradesh. La vie des tisserands se caractérise par une pauvreté abjecte, des malnutritions chroniques, des risques sanitaires variés pouvant entraîner la mort du à la faim et menant parfois ceux-ci jusqu'au suicide. Beaucoup d'entre eux ne sont pas à même de supporter le prix des inputs tandis que les intermédiaires peu scrupuleux s'acquittent des bénéfices de leur travail créatif. La globalisation a également gravement affecté la vie des petits tisserands déjà économiquement vulnérables en les poussant jusqu'en deçà du seuil de pauvreté. L'appareil d'État est quant à lui apathique et l'existence de régimes spéciaux et de programmes étatiques ne parviennent pas à soulager les tisserands qui se battent pour garder en vie l'un des plus beaux héritages de la culture indienne. La situation des femmes et des enfants est encore pire. Celles-ci sont engagées dans le travail banal de filetage, de remplissage des Zari et autres tâches similaires, et ne sont payées qu'approximativement 10 – 15 roupies par jours pour 12 à 16 heures de travail. Les enfants sont privés de scolarité pour accélérer la production de sari. Des interventions sont suggérées à la fin de ce document.

Introduction

Les saris - une pièce de tissu de six mètres de long - symbolisent l'élégance, le charme, la grâce et la beauté des femmes indiennes. Et les Saris de Bénarès, avec une tradition longue de près de huit cents ans, en sont l'un des créneaux les plus importants du contour culturel Indien. Cependant, la vie des tisserands (ou créateurs) de ces magnifiques saris de Bénarès n'est pas aussi belle que leurs créations. La majorité des petits artisans et leurs familles, la plupart du temps au bord du gouffre de la survivance, sont tributaires de cet artisanat traditionnel pour vivre. En cette ère de mondialisation, l'art exquis du tissage traditionnel à la main des saris de Bénarès est en effet sérieusement menacé et traverse une période de crise.

Pendant la période médiévale, plusieurs tisserands musulmans qualifiés et originaires des pays de l'Asie occidentale sont venus, en même temps que les Mongols, s'installer en Inde. Ces tisserands s'installèrent à Varanasi sous le patronage de chefs musulmans. La fusion ainsi opérée entre les modèles de design hindous et ceux des musulmans a alors propulsé Varanasi à la tête des activités de tissage de la soie.

Le profile sociodémographique des tisserands

Il existe une pénurie de données fiables sur le nombre des tisserands ainsi que sur leurs caractéristiques sociodémographiques. Selon un sondage mené par la Société des métiers à tisser de l'Uttar Pradesh en 1995-96, il y avait à cette époque près de 75.313 métiers à tisser manuelles pour 124.832 tisserands à la main, et 1.758 métiers mécaniques pour 2.645 tisserands travaillant sur métiers mécaniques. Cependant, et depuis lors, le nombre de métiers à tisser et de tisserands a considérablement augmenté. Selon une estimation non-officielle, il y aurait environ 500.000 tisserands dans le district. Ceux-ci sont en outre majoritairement musulmans. Il existe en fait deux groupes de tisserands marginalisés – les musulmans pauvres et les dalits. La majorité d'entre eux sont peu, voir pas instruits du tout.

Dans le métier, on dénombre trois types de tisserands – les tisserands indépendants, les maîtres tisserands et les tisserands affilié à des sociétés coopératives. Les tisserands indépendants, ceux qui sont le plus marginalisés, utilisent leurs propres matérielles, métiers à tisser, designs et colories. Malgré tous, ceux-ci sont généralement dépendants des *Gaddidars* – intermédiaires - ou des négociants pour la commercialisation de leurs saris. Les *Gaddidars* contrôlent souvent la production et la vente des saris et ont de ce fait une grande influence sur la situation de vie de la communauté des tisserands.

L'industrie du sari est une industrie familiale qui s'étend dans l'entièreté du district de Varanasi. En tant qu'affaire de famille, le savoir-faire des tisserands se transmet de génération en génération. En fait, il n'y a pas d'usine qui produise les saris de Bénarès. Un peu près quatre-vingts pour cent des métiers à tisser sont manuelles et cela prend entre une et deux semaines pour confectionner un sari.

La création des saris de Bénarès

Depuis ces débuts, les saris béninois ont été tissés sur des métiers à mains dit de « *pit-type* », ou le tisserand est assis avec les jambes dans le *pit*. Les métiers à tisser sont installés à l'intérieur des maisons mais séparé des lieux de vie. Ils sont la plupart du temps utilisés par les membres de la famille du tisserand et parfois par des ouvriers embauchés. Récemment, les métiers mécaniques furent également admis. Il faut savoir que les saris produits par des métiers à tisser manuelles sont différents des saris produit par des métiers mécaniques en terme de design et même de procédés de production. Les deux types de sari ont d'ailleurs chacun leur propre marché de niche séparé.

La production d'un sari sur un métier à tisser manuelle est soumise à plusieurs étapes - le fil de soie appelé *Katan* est enroulé, blanchi et teint. Le fil teint est préparé pour la *Tana* (chaîne) et *Bana* (trame). La longueur de fil enroulé sur un cylindre courbé de cinq pieds est suffisante pour six longueurs d'un sari (33 mètres). Le fil de la trame est enroulé sur un petit cylindre (quelques centimètres de long) et ce processus est appelé *Nari Bharna*. Beaucoup de ces bobines sont nécessaires pour compléter un sari. Elles sont utilisées dans la navette (*Dhirri*), mais également pour faire ressortir le design (*Buti*) du sari. Une fois mise en place, six saris sont produits dans la même rangée jusqu'à ce que le fil de chaîne soit épuisé.

Beaucoup de dynamiques interactionnelles et de relations de puissances sont observées dans la production et la vente de saris. En règle générale, un maître tisserand fournit les matériaux, la conception, les couleurs et les idées. Il engage les salariés, supervise l'ensemble du processus de tissage et met sur le marché le produit fini. Les tisserands indépendants s'arrangent au contraire pour trouver eux-mêmes les matières premières et ainsi concevoir les saris à leur manière. La montée en flèche du prix de la soie a rendu l'acquisition de cette dernière difficile pour de nombreux tisserands pauvres qui n'ont dès lors d'autre choix que de recourir à des fibres artificielles de bas prix. En utilisant des matières premières de qualité relativement médiocre, les tisserands ne récupèrent pour finir que des revenus moindres pour chacune des pièces vendues. Ils n'ont de plus pas de contrôle sur la commercialisation des saris qui dépend dès lors des *Gaddidars* ou des maîtres tisserands. Les tisserands indépendants ont de mauvaises connections sur le marché des matières premières ainsi que sur le marché des commerces de détails des fabricants de soie. Ils travaillent souvent à la hâte pour gagner un peu plus. Les négociants exploitent également les tisserands d'une myriade de façons différentes – en soulignant notamment de nombreux défauts tels que des taches, des mauvaises conceptions du motif, du model, etc... et la transaction est ainsi seulement conclue après bon nombre de marchandages. Un tisserand qui a un besoin immédiat d'argent est ainsi obligé d'accepter de vendre à un prix bon marché. Il est souvent payé avec un chèque postdaté provenant d'une banque lointaine qui lui prendra 2 à 3 pourcent de commission. Les tisserands, qui sont bien souvent coupés du marché, ne sont donc pas en mesure de participer activement à la négociation des prix de leurs produits et font par conséquent des pertes. Les opérateurs bénéficient au contraire d'un double avantage - informations sur le marché et capital commercial. Fait intéressant, près de trois cents commerçants, principalement hindous, dominent et contrôlent l'ensemble de la communauté des tisserands, qui est majoritairement musulmane.

La vente des saris

En règle général, le prix d'un sari de soie fait sur un métier à tisser artisanal varie entre 300 et 1000 roupies en fonction de la complexité de la conception. Les propriétaires des métiers à tisser indépendants n'ayant pas souvent la possibilité d'épargner sur les revenus de leurs ventes ; les besoins immédiats d'argent auxquels ils font face les poussent à transiger avec une faible rémunération à la pièce. En outre, les négociants trouvent souvent des excuses afin de déprécier la qualité du tissage et d'obtenir des réductions, même si le prix était à la base déjà convenu à l'avance. Par conséquent, quand le produit est considéré comme étant de moindre qualité ou que la demande sur le marché est faible ; les tisserands n'ont d'autre choix que de vendre à un prix qui ne couvre même pas les coûts de fabrication. A cela s'ajoute le fait que l'imitation est une pratique qui n'est pas valorisée dans l'industrie du tissu. Ce qui fait que lorsqu'une conception est copiée, le produit de celle-ci est automatiquement dévalué et les tisserands ont à en supporter les frais.

L'impact de la globalisation

L'industrie du tissu de Varanasi a connu un important déclin depuis le début des années 1990. Les politiques visant à promouvoir le libre-échange ont en effet nui à cette dernière. Les importations de textiles bon marché ont gagné en importance avec l'avancement des négociations sur le *Non-Agricultural Market Access* (NAMA) de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) qui ont conduit au gel ou à la baisse des tarifs d'importations, y compris sur les textiles comme les saris. En 2001, l'Inde a levé ses restrictions quantitatives sur les importations de soie. Cette ouverture à l'importation sans restriction des tissus crêpés chinois – un substitut aux saris de soie tissés à la main, a eu un effet dévastateur sur les saris de Bénarès.

Dans le même temps, il y eut un déclin de la demande des saris de Bénarès due au ralentissement de l'économie mondiale. Les saris de Bénarès sont en effet souvent perçus comme des robes de mariage de luxe, et ne sont donc pas présentes sur le haut de la liste de course des consommateurs moyens en mal d'argent. Les difficultés liées à son entretien, de même que son coût élevé, font que les gens optent généralement difficilement pour ce genre de tenue spectaculaire. Et les tisserands se retrouvent donc sans les moyens suffisants pour joindre les deux bouts et rehausser leur statut social.

La croissance démographique parmi la population des tisserands implique quant à elle une augmentation de l'offre de main d'œuvre qualifiée, dans un contexte marqué par une diminution

de la demande correspondante. Cela entraîne le versement de salaires/prix injustes pour les tisserands. Depuis le début des années 1990, les salaires ont diminué de moitié environ par rapport à ce qu'ils étaient au paravent. En outre, les fluctuations des prix de la soie et les pénuries artificiellement créées par les fournisseurs ont participé à encore plus précariser la situation des tisserands. Les métiers mécaniques ont en outre arraché du travail aux tisserands utilisant des métiers à tisser manuel, tandis que les intermédiaires et les *Gaddidars* continuent à vivre comme des parasites sur l'argent de leurs gains.

Le marché de la mode est caractérisé par l'évolution rapide des modes et des styles et la mode actuelle semble être marquée par la recherche du confort et des faibles coûts de productions. La période où l'unicité de la création était appréciée et recherchée à grand frais est peut-être terminée. Ainsi, et dans ce scénario du changement, de grands volumes de saris de faible qualité sont produits et disponibles à des tarifs plus avantageux.

En outre, l'industrie du tissu est actuellement confrontée à une crise en raison des problèmes de disponibilité de soie sauvage. Ces pénuries sont d'ailleurs le plus souvent créées par les négociants eux-mêmes afin de gonfler leur marge bénéficiaire. Mais pour les petits tisserands, l'achat d'un paquet (5-6 kg de soie sauvage) est devenu économiquement difficile à assumer car le manque de travail a considérablement réduit leur pouvoir d'achat. Avant 1990, la soie était disponible pour 100 roupies / - par kg, elle est maintenant passée à plus de Rs.1500 / -. On observe donc que, paradoxalement, la pénurie des matières premières existe toujours en dépit des politiques de libre-échange.

La soie chinoise importée est moins chère et est disponible pour environ 1100 roupies le kilo, elle est donc devenue le choix de la plupart des artisans. Alors que les acteurs multinationaux ont actuellement les mains libres pour agir, les potentielles institutions de tisserands tels que les coopératives ne sont autorisées qu'à pourrir sur place, au prix d'une marginalisation accrue de la communauté des tisserands.

En outre, la source produit du fil de soie artificielle disponible à un coût beaucoup plus faible. Des copies des saris de Bénarès sont donc produites avec ce matériel artificiel. Cela a gravement nui au secteur du tissu de Bénarès, mettant la pression sur les marchands pour réduire le prix des vrais saris de Bénarès. Et comme les négociants et les intermédiaires ne sont pas prêts à rogner sur leurs profits, c'est aux tisserands à en supporter les coûts – en réduisant leur propre salaire.

Difficultés de production

Les métiers à tisser électriques ont aussi leurs propres lots de problèmes – l'électricité n'est pas toujours facilement disponible. Les fréquentes coupures de courant paralysent périodiquement la production de saris, tandis que le manque de lumière naturelle et l'alimentation électrique défaillante entrave le travail des tisserands. Près de nonante pour cent des tisserands n'ont pas été en mesure de payer leurs factures d'électricité - soit un montant qui peut monter jusqu'à deux laks de roupies. De nombreuses familles ont vendu leur maison pour s'acquitter du paiement des factures d'électricité et sont ainsi allés s'installer dans d'autres localités. Ironie du sort, dix pour cent des tisserands ayant un métier à tisser mécanique n'ont pas assez d'argent pour obtenir une connexion - ils sont donc contraint de voler l'électricité.

Vulnérabilité économique

Selon un sondage réalisé dans le district en 2008, quarante pourcent des tisserands vivaient en dessous du seuil de pauvreté. Une estimation non-officielle de PVCHR fait ressortir que près du double du nombre de tisserands éprouve des difficultés financières. Comme indiqué précédemment, leur vulnérabilité économique est liée à la réduction de la demande de saris tissés à la main en raison des alternatives peu coûteuses disponibles sur le marché et des interventions inadéquates menées par le gouvernement, les organisations de la société civile et autre. Par conséquent, les tisserands sont laissés à eux-mêmes pour faire face à la faim, au chômage, à de pauvres conditions de vie et de travail qui ont pour conséquences leurs mauvaises santé et leurs exploitations. Le manque d'organisations de travailleurs dans certains domaines et ceux qui sont inefficaces dans d'autres domaines d'accentuer encore le problème.

Dans bien des cas, les modèles de saris sont commandés tels quel à l'artisan, ce qui prive les tisserands d'exercer leur propre créativité et les relègue par la même à un simple rôle de mains-d'œuvre qualifiée. Ces derniers étant déconnectés du marché, les opérateurs ont le pouvoir d'imposer leurs conceptions en prétendant suivre le rythme des tendances de la mode. Ces questions ont une incidence économique majeure pour les tisserands.

En outre, il n'existe aucun système de contrat écrit pour la détermination des salaires. Les tisserands vont acheter la soie sauvage au marché ou chez les *Gaddidars* qui leur consentent une avance. Le tisserand ne perçoit donc rien jusqu'au moment où le sari est vendu sur le marché. Afin de répondre aux besoins de leurs vie simple, les tisserands peuvent, dans

l'intervalle, avoir à emprunter de l'argent ou à demander une avance aux *Gaddidars*, et c'est ainsi que ce met en place une sorte de relation de servitude par la créance et que, dans bien des cas, les tisserands sont obligés de faire participer leurs enfants au remboursement de leurs dettes.

Il est regrettable de constater qu'après deux ou trois générations de tisserands, de nombreuses familles ne parviennent toujours pas à acquérir leur propre métier à tisser. Dans de nombreux cas, les métiers à tisser sont loués sous contrat aux propriétaires *Gaddidars*. Les salaires des tisserands n'ont pratiquement pas été augmentés depuis les cinq dernières années, et la plupart de leurs familles vivent donc dans des conditions de pauvreté abjecte. Pour survivre, tous les membres de la famille – y compris les enfants – sont entraînés sur le marché du travail.

Une autre manifestation de la vulnérabilité économique des tisserands est que bon nombres d'entre eux, qui jouissait pourtant d'une réputation d'artisans qualifiés, ont dû quitter la profession et se reconvertir comme chauffeur de rickshaws, fabriquant de bâton d'encens, éplucheur et vendeur de *chanas* vert (travail saisonnier), tandis que leurs femmes sont obligées de louer leur services en tant que femme de ménage pour les familles de classe moyenne qui résides dans leur quartier. En tant que stratégie de survie, de nombreuses personnes migrent également vers le Surat.

Les femmes dans la production de sari

Peu de trousseaux de mariage indien sont réellement complet si l'on oublie d'y joindre un de ses merveilleux saris de Bénarès. Malgré tout, les femmes qui se cachent derrière ces créations magnifiques sont rarement rétribuées à la juste valeur du travail qu'elles accomplissent. Elles sont pourtant bien souvent impliquées dans l'entièreté du processus créatif – du tissage à l'ajout d'embellissement pour donner la touche final. Bien que les femmes soient rarement vues travaillant directement sur les métiers à tisser, il serait impossible de fabriquer un sari de Bénarès sans elles. La plupart des femmes travaillent pour compléter les revenus de la famille, surtout quand celle-ci n'est pas en mesure d'embaucher des ouvriers supplémentaires. Certaines travaillent même sous contrat de travail, mais c'est plutôt rare.

« Nous devons travailler en continue pendant de longues heures, tissant des motifs sur les saris, mais à la fin, ce sont les hommes qui sont considéré comme les véritables tisserands et nous sommes juste perçus comme de simples ouvrières », se plaint Lalti Devi, 48 ans, de

Lohata, Varanasi. Le rôle joué par les femmes dans le processus de production des saris est crucial, mais on ne leur donne pourtant ni salaires, ni reconnaissance.

Les saris de Bénarès sont caractérisés par la complexité de leurs tissages et par leurs lourds brocarts en or et en argent. Les femmes sont responsables pour le remplissage des *Zari* dans la conception ; elles veillent notamment à ce que la broderie soit tendue et elles coupent les fils qui dépassent (appelées *saree Katran*) sur le produit fini. Toutes ces tâches, ingrates en apparence, sont d'une grande importance mais sont également pénibles, peu stimulantes et répétitives. Les femmes sont contraintes à rester assises pendant près de 6-7 heures d'affilées.

La disparité entre les sexes est également perceptible lorsqu'on aborde la question des salaires - en général, les tisserands gagnent entre 500 à 1.500 roupies par mois, mais leurs homologues féminins ne reçoivent qu'une maigre somme allant de 200 à 400 roupies par mois. Le sort des femmes est tel, que même si elles gagnent Rs.10 / - par jour, elles n'ont pas le droit de le dépenser selon leurs propres volontés.

Le rôle des enfants dans la production de saris

Au sein de la communauté des tisserands, ce sont peut-être les enfants qui sont le moins bien lotis. Ils perdent toutes leurs enfances pendant que leurs mères travaillent durant de longues heures. Il n'existe pas de crèche ou de garderie, ce qui fait qu'ils flânent la plupart du temps sans surveillance. Ils sont privés de leur droit à la santé, à l'éducation et à d'autres opportunités de développements et nombre d'entre eux sont attirés vers la drogue, la criminalité, ou se livrent à d'autres activités indésirables/antisociales.

En outre, on associe les enfants sur les métiers à tisser de manière à accélérer la production de saris. Ils contribuent à la création de modèles de conceptions (*Buti*) et à l'utilisation de la navette (*Dharki phakna*). Les enfants sont également vendus et achetés pour un maigre montant ou contre un prêt consenti à leurs parents. Un enfant esclave ne peut cependant pas être cédé à un autre propriétaire sans que ce dernier ne rembourse la dette dont l'enfant est gérant auprès du premier propriétaire.

Vulnérabilité sanitaire

Les tisserands et leurs familles souffrent de tout un ensemble de problèmes de santé. Beaucoup contractent des maladies respiratoires liées à l'inhalation de fibres et de poussières issus des tissus sur lesquelles ils travaillent. L'exposition aux fibres de soie et de cotons les mettent face à un risque élevé de tuberculose, et particulièrement face au *Multi Drug Resistance Tuberculosis* (MDTRB).

A cela s'ajoute les problèmes de malnutrition (aigue et chronique) et les situations d'épuisement, qui sont fréquentes chez les femmes et les enfants. En outre, de nombreuses familles de tisserand dépendent de l'aide alimentaire du gouvernement, dont la fréquence de distribution est souvent aléatoire. Selon les témoignages, les décès liés à la faim ne sont pas rares. Dans la périphérie de Varanasi, douze enfants sont morts de malnutrition en 2008 (Ahmed, 2008).

Les tisserands, plus que les autres, se voient fréquemment aliéner leur droit à la santé et ce malgré l'occurrence d'une large couverture des soins de santé primaires en Inde, dont ils sont souvent exclus. Une couverture de santé est en effet garantie aux titulaires des cartes *Antodaya Anna Yojana* (AAY), qui sont de plus en plus distribuées à la communauté des tisserands. Cependant, à Varanasi, les tisserands et autres travailleurs ne reçoivent des prestations appropriées pour des soins qu'il leur est normalement garanti que s'ils ont des contacts politiques ou sont prêts à donner des pots de vin pour avoir accès aux hôpitaux publics.

Ironie du sort, et puisque celles-ci ne sont pas reconnues comme « travailleuses » par la communauté des tisserands, les femmes sont le plus souvent privées de prestations de santé. Elles souffrent de maux de dos et d'une mauvaise vue car elles travaillent dans des endroits sombres et insalubres pendant près de sept à huit heures en continu. Mais lorsque surgissent les difficultés, les femmes ont à déboursier l'argent de leurs poches parce qu'elles ne relèvent d'aucun système de soins de santé. En ne fournissant pas de services de santé adéquats et des institutions garantissant le bien-être des travailleuses, le gouvernement se rend coupable de la souffrance qu'endurent chaque jour ces femmes en silence et qui réduit considérablement leurs espérances de vie. A cela s'ajoute le fait que la socialisation des femmes à un système patriarcal les pousse à reculer au maximum l'utilisation des services de santé.

Autre problèmes, la plupart des métiers à tisser sont situés à demeure ou il n'y a pas de ventilation ou d'éclairage adéquat pour ce genre de travail. Il résulte de cela que les tisserands ont souvent une mauvaise vue et sont atteints de troubles respiratoires, y compris la byssinose (Une maladie professionnelle respiratoire caractérisée par un essoufflement, une toux et une respiration sifflante due à une réaction allergique à la poussière et aux champignons contenu dans le coton, le lin et les fibres de chanvre. Une exposition prolongée peut entraîner une obstruction chronique des voies respiratoires, une bronchite, l'emphysème avec fibrose, conduisant à une insuffisance respiratoire), qui sont souvent diagnostiqués à tort comme une tuberculose. En outre, les métiers à tisser sont partiellement enfoncés dans le sol, et il faut faire un trou pour que le tisserand puisse y mettre ses jambes. La différence de température qu'il y a dans ce trou provoque des engourdissements dans la partie inférieure du corps. Les risques que cela entraîne pour la santé sont bien résumés dans les mots d'Arjun, un tisserand : « Aujourd'hui, les métiers à tisser manuelle sont des tombes pour personnes en vie. »

En outre, la réduction des salaires des tisserands a un impact directement négatif sur leurs situations nutritives. Ils tombent de ce fait plus facilement malades, et les maladies comme la tuberculose, la pneumoconiose, le gonflement des membres, les maux d'estomac, les maux de dos, l'anémie, la faiblesse, etc..., sont donc courantes chez les tisserands.

Quand il s'agit de satisfaire des besoins de survivance, il n'est pas possible de donner la priorité aux problèmes médicaux. Nourriture, logement, transport, remboursement de prêts et autres frais ont en effet une plus grande priorité dans la vie des tisserands. Les femmes ne vont pas demander un avis médical, sauf si elles sont contraintes à l'alitement. Mais même alors, puiser dans les ressources financières précaires de la famille met les femmes face à un sentiment de culpabilité.

Au cours des dix dernières années, la situation de la plupart des tisserands s'est détériorée jusqu'à placer ces derniers dans des situations de vie lamentables. Ils sont en effet confrontés à une augmentation des problèmes liés à la pauvreté, à la faim, aux questions de santé et sont donc dans l'incapacité de subvenir aux besoins de leurs familles. C'est pourquoi, depuis 2002, 175 tisserands ont fait le « choix » de se suicider (PVCHR, 2005).

Le rôle de l'état

Le gouvernement a répondu à la détresse des tisserands en créant des institutions de coopération. L'objectif était de développer à terme la commercialisation des saris et en arrière-plan l'approvisionnement en soie sauvage afin d'améliorer les conditions de vie des tisserands. L'octroi de micro-crédit constitue un élément important de ces politiques.

Ces coopératives étant en proie à la mauvaise gestion et à la corruption, elles n'ont cependant pas réussi à s'acquitter de leurs missions et à remplir leurs objectifs. Les bénéficiaires de ces actions n'ont donc pas atteint les tisserands pauvres. Quelques personnes débrouillardes parmi la communauté des tisserands sont même allées jusqu'à créer leurs propres coopératives fictives afin d'en empêcher les bénéficiaires. Cette poignée de bénéficiaires au sein de la communauté des tisserands musulmans sont apparues comme étant issues d'un autre groupe de commerçants qui se font eux-mêmes appeler « maître tisserand ». Ils obtiennent de ce fait des cartes de travailleurs issus des coopératives de la soie, et se procurent ainsi de la soie sauvage auprès des coopératives en tant que travailleurs. Dans les coopératives, les membres affiliés bénéficient de fonds d'épargne et d'assurance, et les « maîtres tisserands », grâce à leurs fausses adhésions, tentent également de saisir ses avantages. Apparemment, l'entièreté de la structure des coopératives rendrait plus aisée l'accaparement des avantages et des subsides offerts pour les plus gros tisserands.

Ainsi, et au lieu de soulager les souffrances des tisserands, les coopératives mises en place par le gouvernement semble avoir créé encore plus de misère chez ces derniers, en contribuant à créer un autre ensemble d'exploiteurs - les « maîtres tisserands ». L'intervention des coopératives a fait une différence très visible dans leurs vies. Elles ont créé des îlots de prospérités dans les localités pauvres des tisserands.

La fourchette du prix de la soie oscille généralement entre 1.100 et 1.600 roupies par kilogramme. Cependant, et à certains moments, le prix de la soie ayant cours dans les coopératives du gouvernement est plus élevé que le prix du marché ouvert. Pendant les périodes de pénurie de l'offre de soie, certains tisserands qui sont dans les bons papiers des membres du comité peuvent obtenir des matières premières.

En outre, un prêt bancaire de près de dix mille roupies est disponible pour la mise en place de métiers à tisser, mais est prétendument utilisé à bon escient par les fonctionnaires des coopératives. Malgré un niveau de sensibilisation élevée, on dénote une certaine apathie parmi

les tisserands qui ne semble pas vouloir bénéficier des services et des programmes du gouvernement.

Interventions suggérées

Au vue des conditions de vulnérabilité dans lesquelles se trouvent les tisserands, une stratégie sur plusieurs fronts, impliquant plusieurs acteurs dans un effort soutenue est nécessaire afin d'améliorer cette situation. Voici quelques actions que nous suggérons d'entreprendre ici ;

- L'établissement ou la relance des syndicats, des coopératives et de toutes autres organisations de travailleurs est indispensable pour le développement durable de la profession. Un *Bunkar Dastkaar Adhikaar Manch* (BDAM, ce qui signifie un Forum pour les droits des tisserands et des artisans) avec une force de 500 tisseurs fut formé par PVCHR en 2003 pour assurer un partage équitable au sein de la communauté des tisserands. Il se concentre sur le droit à la santé, le droit à l'alimentation et la relance de l'industrie du tissage à la main.
- Un portail en ligne sur le tissage peut jouer un large rôle dans la sensibilisation et la promotion des ventes. Il servirait notamment à améliorer l'accès direct des tisserands aux marchés nationaux et internationaux.
- D'autres mécanismes d'accès direct au marché comme le «*Haats artisan*» dans la ligne de «*Dilli Haat*», ainsi que des expositions aux niveaux locaux et nationaux. Outre cela, une augmentation des expositions de tisserands dans les traditionnelle *melas* de Varanasi serait bénéfique.
- Un musée local pour documenter sur les différentes pratiques existantes dans les secteurs du tissage de sari est nécessaire. Cela aiderait les artisans à apprécier leur héritage du passé, à susciter leurs fiertés et à comprendre les pratiques occurrentes dans les différents secteurs et régions du pays. Il serait également utile pour faire mieux connaitre ce secteur au sein du grand public, et de lui faire apprécier les nuances de la production, qui sont souvent tenu pour acquises.
- La création de crèches et de garderies, ainsi que des établissements scolaires et nutritionnels pour les enfants des mères qui travaillent sont plus que nécessaires.
- Des programmes de prévention et de promotion de la santé sont nécessaires. Les maladies professionnelles comme la byssinose, les engourdissements dans les membres inférieurs, la détérioration de la vue, etc..., nécessitent une attention particulière qui n'est pas disponible dans les hôpitaux généraux. Il serait nécessaire

qu'au moins un hôpital dédié à la communauté des tisserands et spécialisé dans le traitement des maux qui les affectent plus particulièrement soit mis en place.

- La sensibilisation accrue des bureaux gouvernementaux et plus particulièrement celui du bureau de la commission des travailleurs permettrait d'assurer un meilleur lien avec le système des ressources sociétal et étatique. Les réformes et la transparence dans le travail de l'État sont nécessaires pour garantir l'efficacité des régimes et des programmes de travail.
- Promouvoir des visites de tisserands dans des états tels que l'Andhra Pradesh, le Tamil Nadu, etc..., pour leurs en apprendre d'avantage sur les pratiques de tissage dans ces Etats contribuerait à augmenter la qualité et l'innovation dans ce secteur.
- L'analphabétisme conduit à l'ignorance et à la vulnérabilité. La création d'écoles du soir pour répandre l'alphabétisation chez les tisserands est nécessaire.
- Des études complémentaires pour mieux comprendre le secteur, de cartographier les meilleures pratiques – même celles provenant d'autres états - et de favoriser leurs apprentissages sont nécessaires. Par exemple, le cadre de travail du *Kendra Bharat Bunkar*, établi par le gouvernement durant les années 1960, a besoin d'être revitalisé. De la même façon, les mécanismes d'octroi des licences sur la soie ont besoin d'être mieux considérés et d'être perçus comme d'une importance critique pour l'amélioration de la vie des tisserands. Les questions de santé au travail devraient également faire l'objet de recherches.
- Pour augmenter l'accès aux marchés des tisserands, des coopératives de gestions professionnelles devraient être établies. Cela permettrait de réduire ou d'éliminer le rôle des intermédiaires dans la vente de saris.
- La mise en place de banques coopératives et de sociétés de crédits et d'épargnes pour les tisserands au sein desquelles le capital leurs serait accessible à faibles taux d'intérêt, les libérant ainsi des griffes des usuriers et des intermédiaires.
- La création de mécanismes spéciaux permettant de répondre aux besoins différenciés des femmes tisserandes et de faciliter leurs rôles dans l'industrie est nécessaire. Cela pourrait inclure la conception de métiers à tisser spéciaux, l'autonomie, la création de groupes d'entre aide et de fonds spéciaux pour aider les femmes tisserandes à devenir économiquement indépendantes.
- La création d'une cellule spéciale dans les bureaux du commissaire à l'artisanat est nécessaire pour traiter les griefs et les plaintes. Les informations concernant cette cellule et ses fonctions devront être largement diffusées.

- Des études portant sur d'autres systèmes de tissage utilisés dans les états du Nord, de l'Est et dans d'autres pays doivent être entrepris pour améliorer la conception des métiers à tisser, notamment au regard des besoins spécifiques des femmes.
- Des magasins spécialisés vendant les produits « provenant directement des tisserands » doivent être établis afin d'assurer de meilleurs prix de vente aux producteurs.
- Des « dépôts de soie » devraient être établis afin de garantir un meilleur accès aux matières premières.
- Une meilleure alimentation électrique renforcerait la capacité de production des saris.

Les saris de Bénarès font partie intégrante de la quintessence culturelle indienne. Au travers de cet article, une tentative a été faite pour inciter tous les lecteurs à faire revivre, à préserver et à promouvoir cette forme d'art traditionnelle exquis. Cela pourra, nous l'espérons, fournir de la valeur, de la dignité et de l'épanouissement créatif, ainsi qu'offrir une place dans la société aux tisserands créateurs de cette tenue étonnante.

Traduit de l'anglais par Ben Duboc

References

Ahmed, Farzand (2008). The Land of Dying Kids. Retrieved on January 2010 from <http://indiatoday.intoday.in/site/Story/19809/WEB%20EXCLUSIVE/The+land+of+dying+kids.htm>

!

District Commissioner (2008). District Sample Survey, District Administration of Varanasi. Government of Uttar Pradesh.

Raghuvanshi, Lenin and Nagvanshi, Shruti (2005). Banarasi Saree Weaving Sector of Varanasi: A study of the working conditions of the unorganised workers of these sectors. Unpublished monograph, Peoples' Vigilance Committee on Human Rights, Varanasi.

Translaté by Ben Deboc